



INGULIS

Quatre
monologues

Denis Podalydès Laurent Mauvignier
Ce que j'appelle oubli

Elliot Jenicot Raymond Devos
Les fous ne sont plus ce qu'ils étaient

Christian Gonon Samuel Beckett
Compagnie

Coraly Zahonero Grisélidis Réal
Grisélidis



COMÉDIE-FRANÇAISE

STUDIO

RICHELIEU
V^e-COLOMBIER

SINGULIS

Quatre monologues

16 mars > 8 mai 2016

Denis Podalydès | Laurent Mauvignier

Ce que j'appelle oubli

16 > 25 mars

Elliot Jenicot | Raymond Devos

Les fous ne sont plus ce qu'ils étaient

30 mars > 10 avril

Christian Gonon | Samuel Beckett

Compagnie

13 > 24 avril

Coralie Zahonero | Grisélidis Réal

Grisélidis

27 avril > 8 mai

Le décor et les costumes ont été réalisés dans les ateliers de la Comédie-Française

La Comédie-Française remercie M.A.C COSMETICS | Le Laboratoire Garancia | Champagne Barons de Rothschild | Baron Philippe de Rothschild SA

Réalisation du programme *L'avant-scène théâtre*

LA TROUPE

 les comédiens de la Troupe présents dans le spectacle sont indiqués par la cocarde

SOCIÉTAIRES



Gérard Giroudon



Claude Mathieu



Martine Chevallier



Véronique Vella



Michel Favory



Thierry Hancisse



Anne Kessler



Cécile Brune



Sylvia Bergé



Éric Génovèse



Bruno Raffaelli



Christian Blanc



Alain Lenglet



Florence Viala



Coraly Zahonero



Denis Podalydès



Alexandre Pavloff



Françoise Gillard



Céline Samie



Clotilde de Baysar



Jérôme Pouly



Laurent Stocker



Guillaume Gallienne



Laurent Natrella



Michel Vuillermoz



Elsa Lepoivre



Christian Gonon



Julie Sicard



Loïc Corbery



Serge Bagdassarian



Hervé Pierre



Bakary Sangaré



Pierre Louis-Calixte



Christian Hecq



Nicolas Lormeau



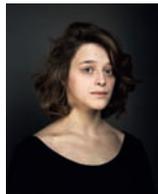
Gilles David



Stéphane Varupenne



Sultiane Brahim



Adeline d'Hermey



Anna Cervinka



Christophe Montenez



Rebecca Marder



Pauline Clément

PENSIONNAIRES



Clément Hervieu-Léger



Georgia Scalliet



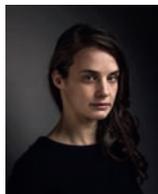
Nâzim Boudjenah



Jérémy Lopez



Danièle Lebrun



Jennifer Decker



Elliot Jenicot

ÉLÈVES- COMÉDIENS



Pénélope Avril



Vanessa Bile-Audouard



Théo Comby Lemaitre



Hugues Duchêne



Marianna Granci



Laurent Robert

SOCIÉTAIRES HONORAIRES

Gisèle Casadesus
Micheline Boudet
Jean Piat
Robert Hirsch
Ludmila Mikaël
Michel Aumont
Geneviève Casile
Jacques Sereys

Yves Gasc
François Beaulieu
Roland Bertin
Claire Vernet
Nicolas Silberg
Simon Eine
Alain Pralon
Catherine Salviat

Catherine Ferran
Catherine Samié
Catherine Hiegel
Pierre Vial
Andrzej Seweryn
Éric Ruf
Muriel Mayette-Holtz



Laurent Lafitte



Louis Arene



Benjamin Lavernhe



Pierre Hancisse

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL

Éric Ruf



Sébastien Pouderoux



Noam Morgensztern



Claire de La Rüe du Can



Didier Sandre

SINGULIS

* « Avoir un monologue dans sa valise », voilà l'indispensable paradoxe pour un acteur de troupe. *Simul et singulis*, devise de la troupe, dit en trois mots les qualités contradictoires que demande une carrière d'acteur à la Comédie-Française : être singulier au sein d'un ensemble ou, autrement dit, être au service sans s'oublier en chemin. Pour l'acteur, le monologue est un rendez-vous essentiel, la conjonction du moment rêvé et de la peur de ne pas se suffire à soi-même. Passant du statut d'objet d'une construction – la pièce, ses décors, sa mise en scène, ses partenaires de jeu – il devient objet unique de sa construction – lui, seul porteur d'eau de son texte. Il se trouve à ce très bel endroit, entre théâtre et littérature, tel un fildefériste que le spectateur voit avancer en retenant son souffle, suivant chaque geste, entendant chaque mot, vivant les silences jusqu'à ce que l'autre rive soit atteinte. Le comédien et le spectateur touchent alors ensemble à l'essence même du théâtre.

Éric Ruf

A black and white portrait of Denis Podalydès, a man with a beard and mustache, looking slightly to the right. He is wearing a dark sweater. The background is dark, and the lighting is dramatic, highlighting his facial features.

CE QUE J'APPELLE OUBLI

de Laurent Mauvignier

16 > 25 mars

durée 1h

Conception et interprétation **Denis Podalydès**

Remerciements à **Stéphanie Daniel** pour les lumières

Le texte est publié aux Éditions de Minuit

CE QUE J'APPELLE OUBLI

PAR DENIS PODALYDÈS

* Dans un supermarché, un homme vole une canette de bière, ou plutôt la boit sur place. Quatre vigiles surviennent, le saisissent, le conduisent dans la réserve, le rouent de coups, il en meurt. C'est arrivé en 2009 à Lyon. Tout est affreusement banal, lamentable, nul. Les personnages sont des plus ordinaires. Rien dans la violence même qui ne soit horriblement convenu. C'est cela peut-être qui fait le plus mal : chaque élément de ce fait divers est neutre, le type qui boit la canette, les vigiles qui l'arrêtent, le lieu, le moment, etc., l'ingratitude généralisée, et pourtant la conjonction de ces éléments, leur dynamique – rien, absolument rien ne prédispose au meurtre – entraîne et déchaîne une barbarie assassine.

Le narrateur s'adresse au frère de la victime. Il en était assez proche. Peut-être s'agit-il d'une consolation. Au sens littéraire du terme, c'était une forme poétique autrefois, comme chez Malherbe : « Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle... » Laurent Mauvignier ne raconte pas, n'explique pas, n'instruit pas, il dit, tente de dire ce qui se refuse à toute compréhension, à toute saisie esthétique, philosophique, judiciaire ou politique.

Une phrase unique court sur soixante pages. Elle commence en ayant déjà commencé, ne comportant pas de majuscule, ouvrant par la conjonction « et » : « et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu », et voilà, nous sommes engagés, acteur ou spectateur, dans le mouvement de cette phrase, de cette histoire, celle d'un homme qui est mort pour si peu.

Il y a, dans ce texte, un désir lazaréen de faire revivre, par la phrase, l'homme disparu. Je pense à Depardieu dans le film de Pialat, *Sous le soleil de Satan*, soulevant à bout de bras, dans une absolue contention, le corps d'un enfant mort. Le miracle a lieu et je me suis toujours

demandé pourquoi on y croyait tant, à en pleurer. À cause de l'énergie. De la patience et de l'obstination. De l'effort désespéré, démultiplié par le désespoir lui-même. Alors que tout est dit, l'enfant inerte et sans souffle, malgré la mort et contre la mort, dans une attente et une lenteur oppressante et congestive, l'acteur retourne musculairement la violence inhumaine vers la vie, et l'enfant ouvre un œil.

Dans l'effort d'écrire au plus près de l'insensé, à même le désastre insignifiant, page après page, mot après mot, la langue de Mauvignier, comme les bras de Depardieu, parvient, il me semble, à redonner souffle – et non pas visage ou sens –, au pauvre mort anonyme, et peut-être, à consoler son frère, ou nous-mêmes, un tant soit peu.

Denis Podalydès, mars 2012

Denis Podalydès

Né en 1963 à Versailles, Denis Podalydès entre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 1985. Entré pensionnaire à la Comédie-Française en 1997, il devient sociétaire en 1999. La même année, il reçoit le molière de la Révélation théâtrale pour son rôle dans *Le Revizor*. Il joue dernièrement dans *Les Derniers Jours de l'humanité* de Karl Kraus mis en scène par David Lescot au Théâtre du Vieux-Colombier. Cette saison, il interprète aussi Cléante dans *Tartuffe* de Molière mis en scène par Galin Stoev et joue dans *Les Damnés* d'après Visconti mis en scène par Ivo Van Hove dans la cour d'honneur du palais des Papes, en ouverture du Festival d'Avignon. Il a obtenu le molière du Metteur en scène en 2006 pour *Cyrano de Bergerac*, et a monté dernièrement *Lucrece Borgia* de Victor Hugo à la Comédie-Française, *La Mort de Tintagiles* de Maeterlinck au Théâtre des Bouffes du Nord, *La Clémence de Titus* de Mozart au Théâtre des Champs-Élysées.

PAR LAURENT MAUVIGNIER

* Je suis chez des amis à Paris avec ma femme, et nous avons décidé de leur faire un cadeau. Un livre, évidemment. Ce sera *La Nuit juste avant les forêts*, un de mes grands souvenirs de lecture, sur lequel je tombe presque par hasard. Dans la librairie, j'en relis les premières pages et suis toujours aussi impressionné.

Quelques heures plus tard, nous avons rendez-vous avec nos amis dans un bar. Et là, juste avant, sur un mur, une affichette. Elle parle d'un fait divers qui a eu lieu quelques mois plus tôt à Lyon, l'histoire d'un type mort pour le vol d'une canette de bière. Je me souviens avoir entendu parler de cette histoire à la radio. Ce qui me frappe c'est le ton, très Thomas Bernhard, avec ce début de phrase : « Le procureur, ce qu'il a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu. »

Comment les livres s'écrivent, l'alchimie, la contingence, les multiples coïncidences et les rencontres fortuites qui les rendent urgents et impossibles à éviter, c'est un mystère. J'ignore tout de ce mécanisme et me laisse guider par lui. Une affichette, le livre de Koltès, la disponibilité psychologique. Un carnet dans mon sac. Je me sens excité, tremblant, bouleversé. Je pense à ce que je viens de lire, à ce tract et à *La Nuit juste avant les forêts*. Et puis c'est plus fort que moi, j'ai mon carnet, là, tout près, je commence. Ça va très vite. Il faut raconter l'histoire partant de ce *leitmotiv*, « le procureur, ce qu'il a dit... », la réinventer, se l'approprier, en faire une fiction pour la faire vivre et monter – oui, comme une mayonnaise, il faut « que ça prenne », mais avec ce point de rencontre qu'est le texte de Koltès. La même technique d'une phrase unique se déployant sur un nombre de signes à peu près équivalent. Se tenir à ce petit protocole. Des choses changeront en cours de route (dix jours pour une première version, trois mois de réécriture), comme par exemple le narrateur. D'habitude, dans mes livres, on sait qui il est, il s'adresse à quelqu'un d'inconnu. Pour la première fois, c'est l'inverse. Certains prétendent

savoir qui est celui qui parle ici. Je ne le sais, moi, toujours pas. Mais ce que je peux affirmer, en revanche, c'est que nous sommes ce frère, nous tous, à qui il s'adresse. Le plateau est fait pour faire vibrer cette voix qui nous parle, et faire advenir, j'espère, quelque chose de notre écoute, dans le double sens du mot : *écouter*, et *être à l'écoute*. Souvrir, esthétiquement, politiquement, à quelque chose de la fraternité.

Laurent Mauvignier, mars 2012

L'auteur

Né à Tours en 1967, Laurent Mauvignier est diplômé des Beaux-Arts en arts plastiques (1991). Il publie son premier roman *Loïn d'eux* aux Éditions de Minuit en 1999. Depuis, tous ses livres ont été publiés chez le même éditeur : *Apprendre à finir* (2000), *Ceux d'à côté* (2002), *Seuls* (2004), *Le Lien* (2005), *Dans la foule* (2006), *Des hommes* (2009), *Ce que j'appelle oublié* (2011), *Tout mon amour* (2012), *Autour du monde* (2014). Prix Wepler 2000 et prix du Livre Inter 2001 pour *Apprendre à finir*, il a reçu également le prix du Roman Fnac 2006 pour *Dans la foule*.

Stéphanie Daniel - lumières

Diplômée de l'École du TNS, Stéphanie Daniel travaille dans les domaines théâtral et lyrique depuis 1990. Elle collabore notamment avec Stanislas Nordey, Denis Podalydès, Éric Ruf, Jean Dautremay, Martine Wijckaert, Benoît Lavigne, Olivier Saillard... Elle obtient en 2007 le molière du Créateur de lumières pour *Cyrano de Bergerac* de Rostand mis en scène par Denis Podalydès à la Comédie-Française. Elle conçoit également des éclairages pour des musées et de nombreuses expositions.



LES FOUS NE SONT PLUS CE QU'ILS ÉTAIENT d'après Raymond Devos

30 mars > 10 avril

durée 1h

Conception et interprétation **Elliot Jenicot**

Collaboration artistique **Frédéric Faye**

Lumières **Philippe Lagrue**

Les textes sont publiés au Cherche Midi, aux Éditions Stock, au Livre de Poche et aux Éditions Messidor
Avant-premières à l'Espace Jean Racine de Saint-Rémy-lès-Chevreuse les 4 et 5 mars - en partenariat avec
la Fondation Raymond Devos et le 15 mars au ministère de la Culture et de la Communication

RENCONTRE

Laurent Muhleisen. *Comment est venue l'idée de ce Singulis consacré à des textes de Raymond Devos ?*

Elliot Jenicot. Avant d'entrer à la Comédie-Française, je menais une carrière de soliste, où j'écrivais mes propres textes et numéros. Je n'ai véritablement appris à servir les textes d'autres auteurs qu'à partir du moment où j'ai rejoint la Troupe. Il devenait dès lors envisageable que je m'empare des textes de Raymond Devos comme d'une matière littéraire que je pourrais m'approprier. Plus je le lisais ou relisais, plus je découvrais un Devos de l'absurde, et non plus du seul jeu de mots.

Parallèlement, je me suis souvenu qu'à l'époque où je faisais beaucoup de spectacles visuels, un ami m'avait dit : « Il y a quelque chose de commun entre Devos et toi ; une façon virtuose d'aborder les choses, lui par les mots et toi par la précision du geste. » J'ai toujours travaillé la pantomime avec beaucoup de précision... Il m'est apparu de plus en plus clairement

que les textes de Devos se lisent autant qu'ils se vivent, qu'ils appellent le réel.

L. M. *Comment les mots de Raymond Devos ont-ils trouvé leur chemin dans l'esprit et le corps de l'acteur Elliot Jenicot ?*

E. J. Devos vient du music-hall, qui fait partie de mon histoire. Il adorait les mimes, les acteurs burlesques ; j'ai fait beaucoup de mime et de comédie burlesque. Mais il s'agissait aussi pour moi de jouer Devos comme je jouerais Molière, dans sa dimension textuelle et théâtrale, tout en ne reniant pas la part de music-hall. Les textes de Raymond Devos sont intelligents, modernes, dénonciateurs ; il faut bien les comprendre pour les « ressentir ». Je les ai réinscrits dans ma propre diction, ma propre musicalité. Je leur ai trouvé d'autres rythmes, d'autres silences. Techniquement, il faut, pour les interpréter, avoir le sens de la rupture et de la transition. Il faut savoir trouver ses appuis dans le public. Le partenaire, c'est lui.

L. M. Une dramaturgie s'est-elle construite dans la suite des sketches interprétés ?

E. J. Il se trouve que d'une façon presque magique, chaque texte en amène un autre. Quelques situations de jeu font parfois le lien. J'ai choisi le titre *Les fous ne sont plus ce qu'ils étaient* parce que, dans ce sketch, Devos nous dit que les gens ne sont plus fous. Avant il y avait des fous authentiques, une folie créatrice – comme chez Gainsbourg, Ferré, Bowie, Dalí... Aujourd'hui, les gens ne font plus que jouer à faire les fous. Plus personne ne crée rien mais tout le monde se sent le droit de tout

critiquer. Devos avait anticipé cette dérive et l'avait dénoncée. Ce spectacle, je me raconte énormément, il reflète ce que je pense, ce que j'observe, ce que je rêve d'être. Il est une sorte de compilation des deux phases de ma carrière : avant et après mon arrivée à la Comédie-Française. C'est un spectacle-clé, qui illustre comment j'ai basculé d'un monde à un autre. Et puis, il est né un peu par magie. De la même façon que c'est un peu par magie que je suis arrivé dans ce théâtre. Mais il n'y a pas de magie sans magiciens !

**Propos recueillis par
Laurent Muhleisen, conseiller
littéraire de la Comédie-Française**

Elliot Jenicot

Pensionnaire de la Comédie-Française depuis 2011, il y interprète actuellement le Comte Pâris dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare mis en scène par Éric Ruf, Astolfo et Montefeltro dans *Lucrece Borgia* de Victor Hugo mise en scène par Denis Podalydès. Dernièrement, il a joué et manipulé des marionnettes dans *20 000 lieues sous les mers* d'après Jules Verne, adapté et mis en scène par Christian Hecq et Valérie Lesort, interprété Denis dans *Les Enfants du silence* de Mark Medoff mis en scène par Anne-Marie Étienne, dansé dans *L'Autre* de Françoise Gillard et Claire Richard, et chanté dans le *Cabaret Barbara* mis en scène par Béatrice Agenin. Avant son entrée dans la Troupe, Elliot Jenicot a interprété plusieurs « seuls en scène » dans des univers artistiques très différents (théâtre de rue, cirque, music-hall, théâtre).

Textes interprétés

Les fous ne sont plus ce qu'ils étaient / La Part du fou / Le Trou du souffleur
- Extraits de *Mes sketches inédits* (Le Cherche Midi, Le Livre de Poche, 2008)

Mon chien c'est quelqu'un / Parler pour ne rien dire / La protection des espaces vides / À tort ou à raison / Le clou / Sens dessus dessous
- Extraits de *Sens dessus dessous* (Stock, Le Livre de Poche, 1976)

L'artiste - Extrait de *Quoi que* de Guy Silva (Messidor, 1990)

Narcissisme - Extrait du spectacle de Raymond Devos à l'Olympia en 1999
Qui tuer ? (À tort ou à raison, spectacle 1992) / Ça peut se dire, mais ça ne peut pas se faire (archive INA) / ***Où courent-ils ?*** (Raymond Devos à l'Olympia, 1999) / ***Ouï-dire*** (archive INA)

L'auteur

Raymond Devos est né en Belgique en 1922 de parents français. Suite à la crise de 1929, les Devos déménagent à Paris. Raymond doit travailler tout en suivant, le soir, des cours d'art dramatique chez Émile Drain. En 1943, il est envoyé au STO en Allemagne. À son retour en 1945, il reprend les cours au Théâtre du Vieux-Colombier et suit l'enseignement du mime Étienne Decroux. Il monte un trio, Les Trois Cousins, avec lequel il joue au Théâtre Mouffetard. En 1950, il crée le duo des Pinsons avec Robert Verbeke à l'ABC studio et aux Trois Baudets avant de rejoindre la compagnie Jacques Fabbri. En 1956, il écrit son premier sketch, *La Mer démontée*, né d'une situation réelle mais absurde, une construction qui sera le leitmotiv de ses textes. Suivent *Caen*, *Le Pied* et *J'en ris j'en pleure* qu'il présente en 1957 à l'Alhambra en première partie du spectacle de Maurice Chevalier. La même année, il rejoint Jacques Brel et Georges Brassens sur scène. Il présente ses sketches à Bobino et à l'Olympia avant son premier « seul en scène » dans les années 1960 à l'Alhambra. Il joue également au cinéma pour Jean-Luc Godard dans *Pierrot le fou* (1965) et dans *La Raison du plus fou* (1972) de François Reichenbach, dont il signe le scénario. Les années suivantes sont marquées par de très nombreuses représentations en France et en tournée dans le monde francophone.

Raymond Devos, clown, mime, auteur, jongle avec les mots. Il reçoit le molière d'Honneur en 2000, les médailles de l'Ordre national du Mérite et des Arts et des Lettres, le grand prix du Théâtre de l'Académie française. Le ministère de la Culture crée par ailleurs en son honneur le prix Raymond-Devos de la langue française. Il s'éteint en 2006 à Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

Frédéric Faye - collaboration artistique

Sa formation pluridisciplinaire l'a très vite conduit à se questionner sur la part commune et singulière que l'on engage dans l'acte artistique. Partant du principe que « l'humain » est le point de départ, il a mis au point une méthode qui permet de trouver ce qui fonde et déploie l'activité artistique. C'est ainsi qu'il exerce en qualité de directeur d'acteur, notamment auprès d'Emmanuelle Seigner dans *La Vénus à la fourrure* de Roman Polanski. On lui doit également des mises en scène pour Yannick Jaulin (Bouffes du Nord, Chaillot), des directions artistiques et vocales pour Philippe Jaroussky, Michel Fugain, Salif Keïta...

Philippe Lagrue - lumières

Directeur technique du Théâtre du Vieux-Colombier depuis 2015, après une trentaine d'années passées à la Salle Richelieu en tant que régisseur général, puis directeur technique adjoint à partir de 2002, Philippe Lagrue a ainsi collaboré avec de grands noms de la mise en scène. Cette saison, il signe avec le metteur en scène Anatoli Vassiliev les décor et lumières de *La Musica*, *La Musica deuxième* (1965-1985) de Marguerite Duras, présentées au Théâtre du Vieux-Colombier et éclaire un autre volet des *Singulis* : *Grisélidis*, d'après les écrits et interviews de Grisélidis Real, conçue et interprétée par Coraly Zahonero.



COMPAGNIE de Samuel Beckett

13 > 24 avril

durée 1h

Conception et interprétation **Christian Gonon**

Collaboration artistique et dramaturgie **Pascal Antonini**

Lumières **Julien Barbazin**

Musique de scène originale Philip Glass, *Company*, 1984

Remerciements à Albert Woda

Le texte est publié aux Éditions de Minuit

RENCONTRE

Compagnie est un des tout derniers textes de Samuel Beckett. Il est considéré comme l'un des plus énigmatiques et autobiographiques de son œuvre. À travers d'innombrables souvenirs liés à son enfance, notamment à sa mère et à son père, Beckett évoque ici la solitude, le silence et la finitude humaine.

Laurent Muhleisen. Comment est né ce projet de Singulis autour du texte *Compagnie* de Samuel Beckett ?

Christian Gonon. Lorsque Pascal Antonini m'a parlé de ce texte, je l'ai lu et sa profondeur a résonné très fort en moi. En faisant des recherches, j'ai découvert qu'une version scénique du texte – qui au départ n'avait pas été écrit pour le théâtre –, existait déjà ; elle avait été établie du vivant de Beckett, et sans doute avec sa complicité, par Pierre Chabert qui en avait fait une mise en scène... pour Pierre Dux, au Théâtre Renaud-Barrault. L'ombre de ce grand acteur et administrateur de la Comédie-Française plane encore sur notre maison, et l'idée de m'inscrire dans une sorte de filiation par rapport à lui me plaisait.

L. M. Qu'est-ce qui, dans ce texte, a résonné si fort en vous ?

C. G. L'idée qu'il reflète ces mots : « au commencement était le Verbe ». *Compagnie*, c'est une voix qui émerge du noir. Il s'agit d'un des textes les plus autobiographiques de Beckett, d'un des derniers également. Il y évoque, sur le mode de la fiction bien sûr, certains souvenirs de jeunesse, l'absence du père, les rapports difficiles avec la mère...

L. M. C'est un texte qui parle de la solitude et de la mort. Pourtant, cette fois-ci, ce n'est pas un acteur âgé qui l'interprète...

C. G. C'est un texte qui va au silence, qui force le silence à arriver en allant au bout de chaque mot, dans l'absolue nécessité de son écriture. Si bien que l'on se trouve sur une ligne d'interprétation où,

s'il y a trop de théâtre, le texte meurt, et s'il n'y en a pas assez, il meurt aussi. C'est cet endroit précis qui, en tant que comédien, m'intéresse. C'est un texte qui dit qu'il faut accepter la solitude ; il laisse à la fois très peu et énormément de liberté à l'interprète. Mais il demande d'aller à l'essentiel, de se « dépouiller », tout en transformant les mots en sensations, en émotions. J'aime cette contradiction beckettienne : pour m'exprimer, il faut qu'il y ait des mots, mais les mots ne servent à rien, et pourtant, il les faut pour arriver au silence, et le silence fait à son tour résonner les mots.

Pascal Antonini. Christian est à la fois obligé d'être un « soldat » sur scène et de se confronter à lui-même et au texte. *Compagnie* demande une présence physique énorme et beaucoup de maturité. Tout y parle de corps, de façon presque codifiée ! Nous avons essayé, prudemment, de transgresser un peu ces codes.

C. G. Pascal est extrêmement vigilant à l'endroit où je me situe en disant ces mots ; ici, leur musique, les allitérations et les correspondances qu'ils produisent sont réduites pour n'en garder que le

cœur. C'est cela qu'il s'agit de montrer.

P. A. C'est un corps chorégraphié en paroles que les spectateurs voient. Le corps de Christian donne au texte sa dimension extrêmement humaine, sa fragilité, son humour parfois, et sa pudeur. On est face à un acteur « à l'état pur ». L'homme mis en scène est peut être en fin de vie. Il tente de se rassembler dans un acte créateur, fondateur. Il échoue ou y renonce. Que veut dire « chercher compagnie » ? Peut-être est-ce comme une métaphore de l'artiste créateur et de son rapport à la société. Sa proximité permanente avec le monde médiatique n'a jamais été aussi forte qu'aujourd'hui. Mais finalement, il est bien seul et impuissant dans la portée poétique et philosophique de ce qu'il incarne, et dans son action sur le monde. Donner la vie à un homme, donner la mort à un homme, une première fois, une dernière fois : ce sont les éternels défis de l'acteur.

**Propos recueillis par
Laurent Muhleisen, conseiller
littéraire de la Comédie-Française**

Christian Gonon

Avant son entrée dans la Troupe en 1998, Christian Gonon mène une activité théâtrale déjà très dense, s'étendant sur plus de quinze années. Il joue notamment le comte de Guiche dans *Cyrano de Bergerac* mis en scène par Jérôme Savary, Edward dans *Septième ciel* de Caryl Churchill mis en scène par Paul Golub et d'Artagnan dans *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas mis en scène par Jean-Louis Martin Barbaz, qui lui vaut le prix Jean-Marais du meilleur comédien en 1991. Il tient de nombreux rôles à la Comédie-Française, dont il est sociétaire depuis 2009, et met également en scène *Bouli Miro* de Fabrice Melquiot au Studio-Théâtre en 2004. Il crée et interprète *La seule certitude que j'ai, c'est d'être dans le doute* de Pierre Desproges mis en scène par Alain Lenglet et Marc Fayet joué dans les trois salles de la Comédie-Française puis en tournée en 2013-2014.

L'auteur

Né en Irlande en 1906 au sein d'une famille bourgeoise protestante, Samuel Beckett s'installe à Paris en 1928 où il devient lecteur à l'École normale supérieure. Il se lie d'amitié avec James Joyce, séjourne à Londres, où ses premiers romans se voient refusés par les éditeurs britanniques, et se fixe définitivement à Paris en 1938. Son premier roman, *Murphy*, est publié chez Bordas en 1947, après 36 refus. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il reste en France par choix et s'engage dans la Résistance. Entre 1945 et 1950, Beckett se consacre entièrement à son activité d'écriture et écrit la trilogie *Molloy*, *Malone meurt* et *L'Innommable*, ainsi que sa célèbre pièce de théâtre *En attendant Godot*. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1969 ; l'écrivain, qui a toujours refusé les interviews et fui les journalistes, n'ira pas chercher son prix. Il décède en 1989 dans une maison de retraite à Paris.

Pascal Antonini - collaboration artistique

Metteur en scène et pédagogue, Pascal Antonini se forme à la mise en scène au GITIS de Moscou, où il obtient le diplôme académique de mouvement scénique, et travaille avec Anatoli Vassiliev. Il fonde la compagnie Périphériques avec laquelle il mène de nombreuses actions artistiques, notamment vers le jeune public.

La formation de l'acteur autour des écritures contemporaines est un axe majeur de sa recherche artistique. Il enseigne au Conservatoire d'art dramatique de Créteil où il prépare les élèves aux concours des écoles nationales, dirige des ateliers de pratique à l'Institut d'études théâtrales de Paris 3 et donne régulièrement des stages avec sa compagnie. Cette saison en résidence à la Ferme de Bel Ébat à Guyancourt (78), il y met en scène *Monsieur, Blanchette et le Loup* de José Pliya (spectacle jeune public), ainsi que *Pinocchio* de Joël Pommerat.

Julien Barbazin - lumières

Après une formation en histoire de l'art et en cinéma, Julien Barbazin est élève-comédien aux ateliers du CDN de Bourgogne avant de devenir régisseur lumière sur des spectacles de Jean-Paul Delore, Pierre Meunier, Joël Pommerat, Claire Lasne ou encore Laurent Pelly. Directeur technique de la compagnie Les Acharnés (Mohamed Rouabhi), puis régisseur général des compagnies Les Endimanchés (Alexis Forestier) et Le Lézard dramatique (Jean-Paul Delore), il est directeur technique du Théâtre Paris-Villette de 1998 à 2002. Depuis lors, il éclaire les spectacles d'Élisabeth Hölzle, du Collectif 7, de Marie Marfaing, Cécile Guillemot, Bernard Douzenel, Sidi Graoui, Jalie Barcion, Marion Lécivain, Catimini, Stéphane Douret, Idem Collectif, Le Rire Médecin, etc., et collabore avec Pascal Antonini depuis de nombreuses années.



GRISÉLIDIS

d'après les textes et interviews de Grisélidis Réal

27 avril > 8 mai

durée 1h

Adaptation, conception et interprétation **Coralie Zahonero**

Avec **Hélène Arntzen**, saxophones et **Floriane Bonanni**, violon

Collaboration artistique **Vicente Pradal**

Scénographie et costumes **Virginie Merlin**

Maquillages et coiffures **Véronique Soulier-Nguyen**

Lumières **Philippe Lagrue**

Remerciements à Léonore Réal, Igor et Boris Schimek, Aurélien Gattegno, Omar Porras et Olivier Meyer
Diffusion Théâtre de Suresnes Jean Vilar (direction Olivier Meyer)

Les 17-18 mai, Théâtre de Suresnes Jean Vilar et du 8 au 30 juillet, Théâtre du Petit Louvre, Festival Off d'Avignon

GRISÉLIDIS RÉAL, UN PARCOURS HORS NORME

* Née en 1929 à Lausanne, Grisélidis Réal manifeste très jeune un goût prononcé pour le dessin et la littérature et, à l'âge de 20 ans, intègre les Arts et Métiers de Zurich d'où elle sort avec un diplôme de décoratrice. Installée à Genève au début des années 1950, elle donne naissance, entre 1952 et 1959, à quatre enfants de trois pères différents.

Peu de temps après la naissance de son dernier fils, elle s'enfuit à Munich avec un amant noir et deux de ses enfants qu'elle kidnappe à la barbe du tuteur suisse qui la surveille. Elle y découvre la misère, la prostitution, une famille de Tziganes qui va l'adopter et la sauver ainsi qu'un grand amour, rencontré dans le bordel pour GI qu'elle fréquente. Condamnée à sept mois de prison pour trafic de haschich, elle revient à Genève où elle n'a plus d'autre choix que de continuer à se prostituer, son casier judiciaire l'empêchant de prétendre à un emploi normal.

En 1969, elle écrit son unique roman, autobiographique : *Le noir est une couleur* qui raconte sa fuite à Munich et réussit à arrêter la prostitution pendant plusieurs années. Elle découvre en 1975 alors qu'elle est à Paris « la révolution des prostituées », mouvement dans lequel elle plongera tout entière, redevenant prostituée pour mieux défendre les droits et la dignité de ces femmes dont elle deviendra l'égérie la plus flamboyante, défendant ce qu'elle appelle « un art, une science, un humanisme ».

Toute sa vie, elle écrira des lettres. Celles envoyées à son ami journaliste Jean-Luc Hennig deviendront deux livres : *La Passe imaginaire* et *Les Sphinx*. Ce dernier (dont elle ne verra pas l'édition) raconte son ultime combat contre un cancer qui finira par l'emporter en 2005. Ses enfants feront publier encore deux recueils de lettres retrouvées après sa mort, *Suis-je encore vivante ? Journal de prison* et *Mémoires de l'inachevé*. Elle est inhumée, après une grande bataille avec les autorités suisses, en 2009

au cimetière des rois de Genève (panthéon suisse) entre Borgès, qu'elle admirait et Calvin, qu'elle détestait. Sur sa tombe figure cette épitaphe : Grisélidis Réal – Écrivain, Peintre, Prostituée. « Un seul cri lie tous ces mots, c'est donc qu'il faut les lire ensemble » (J.-L. Hennig).

Coraly Zahonero

Née à Montpellier, Coraly Zahonero entre à 15 ans au conservatoire de région où Jean Négroni la découvre et la fait débiter. Elle arrête alors ses études, « monte » à Paris et entre au Conservatoire national supérieur à 18 ans. Elle est intermittente pendant sept ans avant d'être engagée en 1994 par Jean-Pierre Miquel à la Comédie-Française. Elle en devient la 504^e sociétaire en 2000. En 2006, elle interprète le solo *L'Inattendu* de Fabrice Melquiot, sous le regard de Thierry Hancisse. En 2008, elle incarne le rôle-titre de *Yerma* de Federico García Lorca mise en scène par Vicente Pradal et collabore avec lui sur *Viento del Pueblo*, spectacle musical autour de l'œuvre du poète Miguel Hernandez en 2011 et sur *Medianoche* en 2016. Elle joue cette saison dans *Les Rustres* de Goldoni mis en scène par Jean-Louis Benoit, dans *La Mer* d'Edward Bond mise en scène par Alain Françon et reprend *Un fil à la patte* de Feydeau mis en scène par Jérôme Deschamps et *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti.

« DANSEZ SUR UN VOLCAN »

* Rencontrer les mots de Grisélidis Réal, prostituée révolutionnaire et anarchiste, fut un vrai choc, un bouleversement. Ce spectacle est né de ma volonté de restituer ce choc. J'ai eu très vite l'absolue certitude que ses mots devaient être dits, qu'ils étaient nécessaires. J'allais donc inventer son personnage de théâtre pour les mettre debout et les faire résonner sur une scène. Comme un puzzle, j'ai rassemblé tout ce qui, dans ses écrits et dans ses interviews, trouvait un écho en moi, jusqu'à ce que j'obtienne un texte homogène. Son style est unique, fait de gouaille rageuse et drôle, de poésie ciselée. Elle défie toutes les conventions, avec ses mots terribles de révolte et de beauté qui démasquent toutes les hypocrisies de notre siècle et tentent de changer le regard de la société sur ces femmes maudites, dites putains, dont elle fut l'égérie. Elle a lutté toute sa vie pour que les prostituées soient respectées, remerciées, que la société les reconnaisse, que les lois les protègent et cessent de les stigmatiser et de les punir. Elle défendait une prostitution librement choisie et pratiquée dans de bonnes conditions. C'était cela son combat. Un combat contre l'injustice et l'hypocrisie, et il est toujours d'actualité.

Mais au-delà de cette lutte qui fut la sienne, elle nous montre à quel point il n'appartient qu'à nous de transformer les épreuves en leur donnant du sens. Elle a fait de ses échecs une réussite flamboyante. Grisélidis ne s'est jamais trahie, n'a jamais baissé les yeux. Elle a tout affronté, sans jamais se sentir victime, malgré tant de souffrances. Elle pleurait les larmes de l'autre, quel qu'il soit.

Son prénom d'héroïne de conte, sa beauté exceptionnelle, son destin atypique et sa personnalité hors norme, en font un personnage de légende auquel la scène me permet de redonner vie.

Coraly Zahonero



UN LIVRE

LE CHEVAL NUAGE

Conte et dessins de Grisélidis Réal, à paraître aux éditions L'œil pour l'œil en mars 2016 (leprelo, 3,12 m sur 18 cm de hauteur déplié, 13,5 cm par 18,5 cm, fermé. 24 pages imprimées recto seul en 10 couleurs ultrachromes)

UNE EXPOSITION

GRISÉLIDIS RÉAL – PEINTURES ET DESSINS

Exposition de 15 dessins de Grisélidis Réal présentée au Studio-Théâtre du 27 avril au 8 mai en partenariat avec les Archives littéraires suisses (Berne)

Vicente Pradal - collaboration artistique

Né en 1957 à Toulouse, il donne des centaines de concerts de flamenco et commence sa dense carrière de compositeur en 1994 avec *La Nuit obscure*, sur des poèmes du mystique espagnol Jean de la Croix (grand prix de l'Académie Charles-Cros). En mai 2008, il met en scène et en musique au Théâtre du Vieux-Colombier *Yerma* de García Lorca avec Coraly Zahonero dans le rôle-titre puis collabore avec elle pour *Viento del Pueblo*, une tragédie musicale sur la vie et l'œuvre du poète Miguel Hernández en 2011 puis *Del Flamenco a Lorca* et *Medianoche*, en 2015.

Virginie Merlin - scénographie et costumes

Diplômée de scénographie de l'Ensad en 1994, Virginie Merlin signe de nombreux costumes, notamment à la Comédie-Française, où elle rencontre Coraly Zahonero sur *Bouli Miro* de Fabrice Melquiot mis en scène par Christian Gonon au Studio-Théâtre en 2003. Elle crée pour elle les costumes de son premier solo, *L'Inattendu* de Fabrice Melquiot, mis en scène par Thierry Hancisse au Studio-Théâtre en 2006.

Philippe Lagrue - lumières (voir page 18)

Hélène Arntzen - saxophones

Musicienne et compositrice, formée à la Royal Academy of Music d'Oslo, elle travaille depuis les années 1990 en France, en collaboration avec des artistes de différents horizons : musique latino-américaine, rock arabe, fusion africaine, chanson méditerranéenne, flamenco (avec Vicente Pradal). En 1995, elle fonde son trio et quartet de jazz. Elle se produit régulièrement en formation de jazz et musiques traditionnelles.

Floriane Bonanni - violon

Premier prix de violon et de musique de chambre au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, enseignante, elle est membre de l'Orchestre philharmonique de Radio France. Passionnée par les arts, elle travaille notamment avec Alain Françon et Éric Ruf en tant que musicienne et actrice.



Réservations 01 44 58 15 15
www.comedie-francaise.fr

Salle Richelieu

01 44 58 15 15
Place Colette
Paris 1^{er}

Théâtre du Vieux-Colombier

01 44 39 87 00/01
21 rue du Vieux-Colombier
Paris 6^e

Studio-Théâtre

01 44 58 98 58
Galerie du Carrousel du Louvre
99 rue de Rivoli
Paris 1^{er}